



© Éditions Babelovar, 2024

Babelovar

33 ter, impasse Babelovar

78 700 Babelovar

babelovar@babelovar.org

<http://babelovar.org>

2.

[version dialoguée]

[La première chose qu'elle voit en ouvrant les yeux, ce sont les gouttes de pluie qui perlent le long de la baie vitrée. Son corps lui paraît un pesant sac de jute dont elle est incapable de deviner quel repoussant animal y est enfermé. Derrière elle ou autour d'elle, quelque part, un léger bruit de pas et peut-être un fredonnement accompagnent le martèlement de l'averse.]

Au prix d'un effort considérable, elle parvient à étendre les muscles de son cou. L'espace s'ouvre et elle découvre une partie de la pièce dans laquelle elle est allongée. Des rangées de néons y déversent une lumière hivernale qui semble rebondir à la surface des choses au lieu de s'y étaler. Les murs sont couverts d'un papier peint grisâtre, dont de larges bandes ont été arrachées çà et là et sur lequel elle croit distinguer les dernières traces de compositions florales dont les lignes n'ont pas survécu au passage du temps. D'immenses toiles d'araignée, alourdies de moucheron morts, flottent librement au plafond.

En dégageant un peu son épaule, elle fait entrer dans son champ de vision le dossier d'un fauteuil en velours et un chariot à roulettes. Devant celui-ci, à quelques mètres d'elle, une silhouette masculine, affairée à un rituel dont le sens lui échappe, lui tourne le dos. Ce n'est encore qu'une large masse d'ombre de laquelle s'échappent par intermittence deux mains nerveuses mettant en ordre une cuvette métallique dont elle n'arrive pas à distinguer le contenu, un tas de feuilles blanches, ainsi qu'un plateau de dés en feutrine verte dans lequel roulent des osselets

marqués des lettres de l'alphabet.

Bientôt, elle sent le picotement du sang qui irrigue ses veines et lui rend la conscience de la mobilité de son corps, en même temps que celle du froid qui pèse sur la pièce. Elle étire son bassin. L'individu – l'homme, car il s'agit bien d'un homme – sur-saute imperceptiblement, sans rien changer au manège qui l'occupe.

Elle n'a aucune idée de l'endroit où elle se trouve. Tout lui est encore si nébuleux, si ouvertement étranger, qu'elle a simplement l'impression de se laisser porter par un rêve. Elle essaie néanmoins de se redresser et un gémissement lui échappe.

L'homme se retourne, abandonnant son ouvrage, et s'approche du lit médicalisé où elle repose. C'est comme une tache oblongue qui grossit devant elle, l'empreinte négative d'un soleil dont elle aurait fixée trop longuement l'aveuglante lumière. Elle ouvre et ferme plusieurs fois les yeux, à la fois éblouie et envahie de ténèbres.]

LUI : *[d'une voix exagérément confiante derrière laquelle elle croit déceler un fond de ressentiment]* Tout doux, tout doux.

[Elle s'efforce à nouveau de se redresser et cette fois il lui saisit délicatement la nuque pour accompagner son geste. Lui adresse-t-il un sourire ? Les contours de son visage sont encore un miroir brisé dont elle ne parvient pas à rassembler les éclats. Aussi bien, elle ne va pas au bout de sa tentative. Elle reste appuyée sur les coudes, envahie par une vibration dont elle situe l'origine au niveau de ses tempes.

Face à elle, sur le mur décrépît, elle aperçoit un poster dont les lignes composent un paysage de lagon aux couleurs délavées. Son regard glisse et s'abîme à nouveau dans la contemplation de la baie vitrée. De l'autre côté, à l'extérieur, les tours d'une mégapole sont elles aussi assaillies par les trombes.]

LUI : [*chassant prétendument d'un revers de main cette sensation de vertige qui l'assaille*] Comme ça. Là... Tout va bien.

ELLE : [*d'une voix terriblement reculée*] Où suis-je ?

LUI : Tout va bien, je vous dis.

ELLE : Pourquoi la lumière est-elle si froide ? Suis-je en train de rêver ?

[*Elle essaye de soulever sa main, interrompt son geste.*]

LUI : Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

ELLE : Je ne sais pas. Cette odeur d'os, les couleurs sales, les formes qui se ratatinent sur elles-mêmes.

[*L'homme fait un pas en arrière et elle le voit maintenant. Ses traits lui paraissent lointainement familiers. C'est un sentiment de déjà-vu dont elle est incapable d'identifier la source, comme s'il provenait d'une vie antérieure. Il porte une blouse qui a dû être blanche par le passé, mais qui revêt à présent cette teinte sèche et plâtreuse des textiles ravagés par les détergents. Il lui sourit d'un sourire radieux de dentiste s'apprêtant à lui arracher la moitié de ses dents.*]

LUI : Allez-y. Dites-moi le premier mot qui vous passe par la tête.

[*Elle le dévisage sans comprendre ce qu'il lui demande.*]

LUI : [*penchant la tête d'une manière pouvant signifier aussi bien l'invitation amicale que l'ordre impérieux*] Le premier.

[*Elle se prend le haut du crâne entre les mains.*]

ELLE : Qu'est-ce que...

LUI : Ne pensez à rien et dites-moi ce qui vous vient à l'esprit, allez.

[*Elle se sent trop lasse pour songer à résister, alors elle s'abandonne. D'abord c'est le vide, ce gouffre dans lequel elle se sent prête à glisser à nouveau. Et puis, sans qu'elle l'ait prémédité, une suite de lettres agglutinées, telle un caillot de glaires, se décide à sortir de sa gorge.*]

ELLE : [*expectorant*] Dedrudo !

LUI : [*avec le sourire d'un enfant capricieux ayant obtenu gain de cause*] Ah, vous voyez !

[*Elle tourne la tête d'un côté et de l'autre, cherchant sur quoi elle est censée poser son regard.*]

ELLE : Qu'est-ce qu'il y a à voir ?

LUI : Là. C'est bien ce que je disais.

[*Au prix d'un long effort, elle se met en position assise.*]

ELLE : [*étirant douloureusement les segments de sa colonne vertébrale*] J'ai soif, j'ai terriblement soif.

LUI : Ne bougez pas, je vous apporte un verre d'eau.

[*L'homme sort par une petite porte vernissée de noir. Un gargouillement de tuyauterie résonne dans la pièce adjacente et il*

revient avec une flûte en plastique remplie d'eau.]

LUI : Tenez. C'est tout ce que j'ai trouvé dans la salle informatique.

[Elle boit le liquide à petites gorgées, les yeux clos, heureuse de sentir ce flux aqueux s'écouler en elle. Quand elle ouvre les paupières, l'homme est toujours là à l'observer. Elle a l'impression qu'il attend un geste bien particulier de sa part. Elle lui tend la flûte encore à moitié pleine et il la pose d'un geste distrait sur le chariot en métal. Elle tourne sa paume face à son visage.]

ELLE : Je ne comprends pas. J'arrive à les compter. Un, deux, trois...

LUI : De quoi parlez-vous ?

ELLE : Mes doigts. J'arrive à les compter.

LUI : Eh bien que vous faut-il de plus !

ELLE : Je ne comprends toujours pas.

LUI : *[lui mettant la main sur l'épaule]* Vous n'êtes plus en train de rêver. Ça y est, vous êtes revenue. Vous êtes dans le monde éveillé à présent.

ELLE : Mais...

LUI : Tout s'est passé comme prévu.

ELLE : De quoi parlez-vous ?

LUI : Vous vous souvenez de votre rêve ?

ELLE : Un rêve ? Mais ce n'était pas un rêve.

LUI : Faites un effort, s'il vous plaît.

ELLE : Je vous répète que ce n'était pas un rêve. J'étais en train de donner une interview pour la télévision. [*Elle relève le menton.*] Le présentateur était un homme charmant. Un rien farfelu mais charmant. Il s'intéressait à moi, il me posait des questions sur ma vie, mon existence, ma profession. Je lui parlais de mon cabinet, de mes patients, de cet embarrassant mot de rêve qui a envahi mon existence. Et puis je ne sais pas ce qui est arrivé. J'ai dû m'assoupir. [*Dehors, le vent se lève et chasse la pluie à grands seaux sur le bâtiment qui les abrite.*] [*cherchant à se rassurer à voix basse*] Tout va bien, c'est juste un rêve.

LUI : [*le visage durci*] Vous ne me laissez pas le choix. Un instant.

[*Il tend le bras vers le chariot et le tire à lui. Elle voudrait se lever et s'échapper de cette pièce lourde et vitreuse comme un cauchemar, mais les roues grippées émettent un son perçant qui lui scie le crâne, la clouant sur le lit. Dans la cuvette en inox, posée sur le plateau supérieur, elle aperçoit deux seringues hypodermiques. L'homme en saisit une et fait aussitôt volte-face en lui saisissant le poignet.*]

LUI : Ne bougez pas.

[*Elle se cabre.*]

ELLE : Qu'est-ce que vous faites ?

LUI : Simple formalité. Je dois raviver votre mémoire, vos

souvenirs.

ELLE : Quels souvenirs ?

[Au moment où le buste de l'homme vient se coller à elle, elle a un brusque mouvement de révolte. La seringue lui échappe, tombe et se brise sur le sol. Son interlocuteur se raidit.]

LUI : Vous l'avez fait exprès !

[Elle se recroqueville aussitôt sur elle-même, de crainte qu'il s'en prenne physiquement à elle.]

LUI : Si vous continuez je vais être obligé d'appeler la sécurité. Comme la dernière fois. C'est ça que vous voulez ? Ne bougez pas !

[Il traverse la pièce et ouvre la petite armoire murale accrochée de l'autre côté du lit. Elle le suit des yeux, puis son regard revient irrésistiblement à la baie-vitrée. La pluie a encore redoublé de puissance et les tours, au loin, ont disparu derrière un épais rideau de suie. Elle se demande combien de temps les murs qui la protègent du monde extérieur parviendront à résister au chaos et à la tourmente.]

LUI : *[passant en revue quelques boîtes qu'il a négligemment piochées sur les étagères]* Voyons voyons. *[recouvrant progressivement son calme]* Mémocaïne, Réminisone, Clarimnésil, Souvnoxine... Qu'est-ce que c'est que ça ? Maxinapfan. On va voir ce que ça donne. *[Il repose les autres boîtes à leur place, extrait trois comprimés de leur emballage et les tend à la femme.]* Avalez ça.

[Sous ses traits provisoirement radoucis, elle croit distinguer en-

core les reliefs du masque de colère qu'il arborait quelques minutes plus tôt.]

ELLE : Hors de question.

[Il lui désigne impérieusement la deuxième seringue.]

ELLE : *[de guerre lasse, saisissant les gélules]* Très bien, très bien. Vous avez gagné.

[L'homme fait le tour du lit et lui tend à nouveau la flûte. Elle avale les comprimés d'une gorgée sans prêter attention au regard vainqueur qu'il lui adresse.]

ELLE : Et maintenant ?

LUI : Maintenant, vous allez essayer de vous rappeler.

ELLE : Et de quoi au juste ?

LUI : De votre rêve.

ELLE : Vous persistez à dire que c'était un rêve.

LUI : Bien sûr que c'était un rêve ! Et quoi d'autre ? Allez. Combien en avez-vous comptabilisé ?

ELLE : Je n'entends rien à ce que vous dites.

LUI : Des occurrences, combien en avez-vous vu ?

ELLE : Des occurrences de quoi ?

LUI : Mais du mot.

ELLE : [*sur le point de s'emporter*] De quel mot parlez-vous ?

LUI : Le même que d'habitude, enfin ! Celui du rêve.

[*Elle le fixe intensément, perdue dans des abîmes de perplexité. Cependant, pour ne pas attiser cette boule d'animosité contenue qu'elle sent palpiter en lui, elle fait le choix de s'assouplir et un sourire naît même à la commissure de ses lèvres.*]

ELLE : Un mot, un mot... Ce serait plus simple s'il n'y en avait qu'un seul. Malheureusement ma tête est comme une volière peuplée de mots qui virevoltent autour de moi.

LUI : Concentrez-vous. Il y en a forcément un qui n'a pas le même statut que les autres.

[*Elle cligne plusieurs fois des paupières, accompagnant les mitraillements de la pluie qui cherche à percer la défense que lui oppose encore la baie-vitrée. Elle prend à nouveau le temps d'observer la pièce dans laquelle elle se tient. Malgré cette impression de temps suspendu, les choses ont cessé de surnager au-dessus d'elle, elles semblent avoir pris racine dans le monde. Elle passe en revue les objets qui l'entourent : le chariot à roulettes rongé de vert-de-gris, la petite armoire murale, le fauteuil Louis XVI couvert de toiles d'araignées, le papier peint d'un autre siècle, la blouse rigidifiée de l'homme. Celui-ci la laisse faire, comme s'il lui concédait une courte trêve. Elle découvre l'existence d'une petite porte blanche, située dans son dos, avant de s'arrêter plus longuement sur le poster qui décore le mur du fond. Sous le paysage de plage polynésienne, elle lit le mot « De-drudo », écrit en lettres fantaisie. Elle se frotte les paupières.*]

ELLE : [*essayant à nouveau de se convaincre*] C'est un cauchemar. J'ai conscience de ce que je fais, mais je suis en train

de faire un cauchemar. [*Elle se remet à compter ses doigts, avant de serrer fortement poings et paupières, comme si elle projetait d'entrer en lévitation par la force de sa pensée.*] Ça ne marche pas...

LUI : Qu'est-ce qui ne marche pas ?

ELLE : Le décor. Je n'arrive pas à le modifier.

LUI : [*ironique*] Un rêve dont vous avez pleinement conscience et dont vous n'arrivez pas à changer le décor, est-ce qu'on ne peut pas appeler ça la réalité ? Allez, un peu de sérieux. Reprenons. Le mot, combien de fois vous est-il apparu ?

[*Des images s'entrechoquent bruyamment dans sa tête. Elle les chasse d'un geste.*]

ELLE : Quel mot à la fin ! Est-ce que vous allez me dire ce que je fais là ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

[*L'homme soupire.*]

LUI : Vous êtes ici de votre plein gré, Madame.

ELLE : Et puis quoi encore ! J'ai l'impression d'être votre cobaye.

LUI : C'est le monde à l'envers. C'est quand même vous qui avez rédigé ce satané protocole.

ELLE : [*s'immobilisant subitement*] Attendez, attendez...

LUI : Je suis Bernard, Madame. Votre assistant. Vous avez

rempli vous-même les seringues avant de vous allonger sur ce lit et de vous endormir.

ELLE : Dites-moi que je rêve !

LUI : Vous êtes désorientée, c'est normal. C'est la même chose à chaque réveil, à cause des comprimés de Selenoctal que vous ingérez en début de séance. La dernière fois...

ELLE : Allez-vous m'expliquer ce qui est en train de se passer, oui ou quoi ?

LUI : C'est ce que je m'apprêtais à faire.

ELLE : Eh bien qu'attendez-vous ? Je vous écoute.

LUI : [*lui tournant brusquement le dos*] Une seconde. [*maugréant encore pour lui-même en se dirigeant vers le fauteuil*] C'est toujours la même chose. [*Il saisit le siège à bras le corps et le dépose au chevet de la femme, avant de s'y installer mollement.*] [*d'un air où l'abattement le dispute à la résignation*] S'il faut tout vous répéter encore une fois, je vais le faire. À croire que je ne suis bon qu'à ça. Bien. Vous vous appelez Léocadie Vorn. Vous êtes la directrice d'OniRecall.

ELLE : Mais encore...

LUI : OniRecall... Votre start-up.

ELLE : [*se massant compulsivement les tempes*] C'est le pompon ! Directrice de start-up. Si ce n'est pas un cauchemar... Et qu'y fait-on, au juste, dans cette... cette vilaine chose ?

LUI : De l'onirologie comparée.

ELLE : C'est une plaisanterie ?

[*Il fait une brève pause, dans l'espoir que ce mur qu'elle lui oppose se lézarde de lui-même, avant de se sentir tenu de reprendre.*]

LUI : Vous avez créé cette société il y a cinq ans, Madame, après avoir démissionné du CNRS. Sur ordre du Ministère, le directeur de l'INCOG avait décidé de suspendre vos recherches et de vous réaffecter dans une autre équipe. Si vous voulez mon avis, il...

ELLE : Quelles recherches ?

[*Il pousse un nouveau soupir de lassitude, comme si cet échange lui coûtait un effort infini.*]

LUI : Vos recherches sur la perception différentielle. À ce moment-là, vous cherchiez un critère immanent permettant de distinguer catégoriquement la Veille et le Rêve. Ça ne vous dit vraiment rien ?

ELLE : [*platement*] Rien de rien.

LUI : [*se prenant le menton dans la main*] Le docteur Liapunov serait mieux avisé que moi pour vous répéter tout ça en détail. Je vous rappelle que je ne suis que votre assistant.

ELLE : Essayez toujours.

LUI : Puisque vous insistez – du reste, vous insistez à chaque fois. Par où commencer... Je vous rappelle que la dernière fois ça n'a guère été concluant, mais passons. Bien. Vous savez que, au moment où nous rêvons, rien ne ressemble

plus à la vie éveillée que le rêve – et inversement.

[Un sentiment de panique, lié à ce que cette entrée en matière lui renvoie de son état présent, s'empare d'elle.]

LUI : *[insensible à sa réaction]* Partant de là, la question de savoir comment les différencier a toujours préoccupé les hommes... je veux dire et les femmes. Y a-t-il une borne quelque part, un phare, une balise, nous permettant de savoir avec certitude où nous nous trouvons ? Qui nous garantit, quand nous croyons rêver, que nous ne sommes pas dans le monde réel ; ou au contraire quand nous croyons être éveillés, que nous ne sommes pas assoupis quelque part ? Les philosophes, Descartes, Pascal, Leibniz, tous, sont partis à la recherche de cette pierre de touche, et tous ils ont failli. Leurs critères étaient si peu convaincants, qu'ils ont fini par établir, pour faire simple, que le Rêve et la Réalité étaient à peu près interchangeables. Autrement dit qu'on ne pouvait jamais être sûr...

[Pendant qu'il parle, elle croit percevoir les signes avant-coureurs d'une indicible menace, tapie sous le papier peint ou recluse derrière la porte noire.]

LUI : Mais ça, c'était avant que vous preniez les choses en main.

ELLE : *[sa curiosité désormais éveillée]* Attendez, attendez. *[Elle prend appui sur le lit, se laisse glisser jusqu'au sol. Elle fait un pas en direction de la baie vitrée, puis un autre, presque étonnée de parvenir à conserver son équilibre.]* Continuez...

LUI : C'est vous qui avez découvert l'existence des Index.

[À ce mot, les objets qui l'entourent lui semblent s'ancrer davantage encore dans la stabilité froide de la pièce et, par ricochet, dans celle du bâtiment qui l'enveloppe, de cette ville luttant contre le déluge, de l'univers dans toute sa plénitude et son indifférence.]

ELLE : Des Index, des Index... Oui, ça me dit quelque chose.

LUI : *[se ranimant]* Vous l'avez revu alors ? Celui du Rêve. Combien de fois ? Vous avez réussi à les compter ?

[Elle tourne lentement autour du chariot à roulettes, tapotant son plateau métallique du bout des doigts.]

ELLE : Vous dites que c'est moi qui ai préparé ces seringues.

LUI : Je vous le certifie.

ELLE : Alors faites ce que vous avez à faire.

[L'homme rehausse la tête, son visage plein d'une impalpable satisfaction. Il se lève et saisit précautionneusement la seringue restante.]

LUI : Asseyez-vous là.

[Elle prend sa place dans le fauteuil Louis XVI.]

LUI : Vous permettez. *[Il lui découvre l'épaule, la pique dans le deltoïde et injecte méticuleusement la solution aqueuse.]* Ça fera pleinement effet d'ici quelques minutes.

ELLE : Bien. Pendant ce temps-là, parlez-moi de ces Index.

LUI : Oh, c'est très simple. C'est vous qui les avez isolés.

ELLE : Soyez plus précis, voulez-vous ? En un mot...

LUI : C'est le cas de le dire. Vous avez brillamment démontré que chaque EPA se caractérisait par l'insistance d'un mot, absent de tous les autres EPA.

ELLE : Doucement, si vous voulez bien. Chaque « EPA » ?

[Pendant qu'elle se relève, son assistant s'avance pensivement vers le poster. Il scrute la surface de cette mer turquoise, comme s'il essayait d'en évaluer la température avant d'y tremper le pied. Quand il se retourne, ses traits sont ceux d'un enseignant dévoué à ses élèves.]

LUI : Chaque ensemble psychique auto-positionnel. EPA. Chaque état de conscience si vous voulez. Si je vous dis : « psychosme »...

ELLE : *[fronçant exagérément les sourcils]* Je ne vois toujours pas.

LUI : La Veille est un ensemble psychique. Le Rêve en est un autre. Dans chacun d'eux, le sujet conscient est entièrement présent à lui-même, comme si le monde se réduisait à ce qu'il y voit et ce qu'il y pense, à l'exception de tout le reste. Il se sent pleinement là – si ce n'est que ce « là » ne recouvre pas le même plan de réalité. Vous me suivez ? Comme si c'étaient les différentes faces, exclusives les unes des autres, d'un seul et même dé. En 2026, vous avez trouvé le Graal en établissant que chacun de ces ensembles psychiques souffrait de surdétermination sémantique. Il y a une suite de lettres, dans chacun d'eux, un mot, qui est absent

de tous les autres. C'est ce que vous appelez la théorie de l'Élusion. Je vous en récite les premiers théorèmes ?

ELLE : Oui... non... Enfin, je ne sais pas. Je veux simplement être sûre de bien comprendre. Vous me dites que, au moment où je rêve...

LUI : La présence de cet Index, de cette suite de lettres récurrente, vous permet, dès lors que vous y prêtez attention, de savoir avec certitude que vous êtes en train de rêver. Même chose pour l'état de veille.

ELLE : [*secouant sa mémoire pour en faire remonter les fragments les plus profondément enfouis*] Ces Index, d'où viennent-ils ?

LUI : En l'état actuel des choses, nous ne savons pas s'il s'agit d'une marque que notre cerveau imprimerait automatiquement à nos *data* sensibles, afin de nous aider à discriminer entre nos différents états de conscience ; ou bien d'une propriété de la matière elle-même. La séance de ce matin avait justement pour objet... Attendez. [*Il brandit un document sur lequel elle aperçoit le logo d'OniRecall et lit.*] « Recension des occurrences de I2, afin de recomposer le champ de diffraction à partir duquel... »

ELLE : I2 ?

LUI : L'Index du Rêve.

ELLE : Un moment voulez-vous. [*Elle ferme les yeux et prend une longue inspiration.*] [*chassant le dernier doute qui lui restait*] Alors j'étais vraiment en train de rêver...

LUI : Parfaitement. Tout le temps que vous avez passé sur ce lit.

[Quelques formes vacillantes se matérialisent devant elle. Elle revoit ce personnage accoutré d'un costume de circassien et sa caméra aux allures de cucurbitacée.]

ELLE : Je crois que le sérum commence à faire effet. Un mot vous dites... Justement il était question d'un mot, dans le récit que je faisais, un mot bondissant et proliférant dont je ne parvenais pas à retrouver le sens. Oui, ça me revient. Tout a commencé par cette satanée grille de mots-croisés.

LUI : On avance !

ELLE : C'est ça. Il y a un mot que je n'arrive pas à trouver, un mot de huit lettres. Neuf ! Attendez. Une femme est allongée près de moi. Elle est en train de me raconter un rêve. C'est elle qui le prononce – le mot de la grille. Ensuite d'autres individus allongés le prononcent à leur tour. Et puis je me mets à le voir partout : sur les meubles, dans les livres, derrière les rideaux, dehors aussi.

LUI : Voilà, c'est I2. Quelle forme prenait-il, cette fois ?

[Elle s'assoit à nouveau sur le lit médicalisé. Son attention se fixe sur un point situé par-delà les murs de la pièce, par-delà ce grand naufrage qui est en train d'emporter le monde extérieur.]

ELLE : On aurait dit que c'était une marque, comme une marque commerciale ou un logo. La même, partout.

LUI : Êtes-vous parvenue à les compter ?

ELLE : Pour le moment ce ne sont que des lettres qui flottent.

LUI : Essayez de les assembler pour voir.

ELLE : Je vois un B, un A ou un E, un V je crois. C'est agaçant, je l'ai sur le bout de la langue.

LUI : Faites un effort. Vous y êtes déjà arrivée.

ELLE : Comment ça ?

LUI : À le dire.

ELLE : Attendez. [*Elle ferme à nouveau les yeux pour mieux se concentrer.*] Bab... Babe... Babelo... C'est ça ?

LUI : Vous chauffez.

ELLE : [*sa bouche se remplissant brusquement d'air, puis éructant*] Babelovar ! Mais... [*Elle écarquille les yeux et se redresse brusquement.*] Si c'est l'Index du Rêve, comment se fait-il que je puisse le prononcer ici, dans le monde réel ? [*Cette question plonge l'assistant dans de nouveaux abîmes d'appesantissement.*] Je vous le demande à chaque fois, c'est ça ?

[*Il hoche imperceptiblement la tête.*]

ELLE : [*d'une voix à laquelle elle donne sans le vouloir une tonalité revancharde*] Vous ne devriez pas avoir trop de mal à me répondre alors.

LUI : C'est bon. Je vais tout vous réexpliquer. Depuis le commencement.

ELLE : Je n'en demande pas mieux.

[Il se laisse à nouveau tomber dans le fauteuil, relâchant dans la pièce, en même temps qu'il prend une grande inspiration, un épais nuage de poussière.]

LUI : À votre réveil, souvenez-vous, je vous ai demandé de me dire le premier mot qui vous passait par la tête.

ELLE : Quel est le rapport ?

LUI : C'est le protocole. Celui que vous imposez à tous les gens qui travaillent avec vous. J'en ai une version imprimée dans l'autre pièce, je peux aller le chercher si vous voulez. Cette question, c'est ce que nous appelons un « test de champ ». Vous vous rappelez de ce que vous m'avez répondu ?

ELLE : Je ne sais plus, ça m'est passé et c'est reparti.

LUI : Tatata... Vous m'avez dit...

[Il lui désigne impérieusement le poster. Elle se tourne et sa bouche s'assèche subitement.]

ELLE : *[articulant péniblement]* De-dru-do... *[Chaque syllabe lui fait l'effet d'une boule de papier coincée au fond de sa gorge.]* Sur le moment j'ai pensé que ça venait de mon rêve – enfin de ce que vous n'avez jamais cessé d'appeler mon rêve.

LUI : Vous m'avez dit Dedrudo. C'est parfait. Vous êtes dans le monde réel.

ELLE : Mais qu'est-ce que...

LUI : Dedrudo – ou I1 – est l'Index de la Veille consciente. De la Réalité si vous préférez, même si, *strico sensu*, nos songes ne sont pas moins réels que notre vie éveillée. Pour cette raison, en tout cas, I1 ne peut apparaître ni dans un rêve ni ailleurs.

[La sensation, jusque-là imperceptible, qu'il lui dissimule quelque chose d'important se met à tourbillonner autour d'elle.]

ELLE : Comment ça, ni ailleurs ?

LUI : Jusqu'ici je vous ai parlé du Rêve et de la Veille. Au cours de ces dernières années, vous avez établi qu'il existait d'autres EPA – d'autres ensembles psychiques indexés. La Folie par exemple.

LUI : Vous voulez dire que...

ELLE : Le délire de celui qu'on étiquette comme « fou » n'apparaît que pour un observateur extérieur. Le fou lui-même, dans son for intérieur, est persuadé d'être parfaitement sensé, cohérent, rationnel. Il est persuadé d'être dans le vrai. Seule l'omniprésence de I3, à laquelle il ne prête aucune attention par lui-même, peut lui prouver qu'il déraisonne. Vous avez complètement révolutionné le monde de la psychiatrie, vous savez. Aujourd'hui, le rôle d'un soignant, c'est simplement de mettre le fou devant I3.

[Elle essaie, sans y parvenir, de s'approprier les faits qu'il lui attribue.]

ELLE : Il y en a d'autres, de ces EPA indexés ?

LUI : Au moins trois qui nous intéressent.

ELLE : Ça commence à faire beaucoup.

LUI : Ce sont autant de terrains de jeux pour la recherche, d'occasions de tester de nouveaux protocoles expérimentaux, comme vous avez l'habitude de dire.

ELLE : Ces autres EPA, vous pouvez me les remettre en mémoire ?

[*L'assistant paraît subitement gêné. Il se met le poing devant la bouche avant de se racler la gorge.*]

LUI : Eh bien il y a... la Mort. [*Il secoue ses mains ouvertes.*] Attendez ! Je sais ce que vous allez dire... [*Il se relève et s'approche d'elle en lui opposant ses dix doigts écartés.*] Ce ne sont que des intuitions à ce stade – les vôtres d'ailleurs, si je puis me permettre. Sachez seulement que certains textes anciens comme le *Bardo Thödol*, le célèbre *Livre des morts tibétain*, peuvent laisser supposer que la Mort, comme le Rêve, est un psychosme à part entière – une autre face du dé. Du reste, on retrouve cette idée dans de très nombreuses cultures traditionnelles.

ELLE : [*en proie à un violent conflit intérieur*] Vous êtes fou ! Ou je suis en train de rêver. C'est ça, je suis toujours en train de rêver. Depuis le départ. Depuis que je suis dans cette pièce avec vous. Vous m'avez...

LUI : [*lui saisissant fermement le bras pour la tirer de sa catatonie*] Écoutez moi ! Je le répète, ce n'est qu'une hypothèse. Peut-être que le mort, comme le rêveur, est prisonnier d'une bulle de perception interne qui lui dissimule le véritable état dans lequel il se trouve. En d'autres termes, il persiste à croire, lui aussi, qu'il prend toujours part à la vie éveillée.

Pour les Tibétains, le rôle du lama consiste à mettre le défunt face à son véritable statut, autrement dit à attirer son attention sur I5 – l'Index correspondant, que lui seul est capable d'entrevoir.

ELLE : Et c'est moi qui aurais imaginé tout ça ?

LUI : Oui madame. Je ne vous cache pas que l'humanité entière a une dette envers vous.

ELLE : Vous plaisantez. [*Une plaque de verre se brise dans sa tête et elle se met à faire de grands gestes avec les bras.*] Enfermez-moi, camisolez-moi, électrochoquez-moi ! Je ne sais pas. Ma place est dans un hôpital.

LUI : Vous êtes parfaitement saine d'esprit, Madame.

ELLE : Qu'est-ce qui vous permet d'être aussi sûr de vous ?

LUI : Dedrudo. Ne me dites pas que vous ne les avez pas vus, il y en a partout. Là, là, là... [*Il fait le tour de la pièce en lui désignant à nouveau le poster, puis l'armoire à pharmacie, le chariot à roulettes, la porte blanche derrière le lit, l'encadrement de la baie-vitrée, les motifs du papier peint.*] Dehors aussi, regardez. Les tours d'en face. I1, I1, I1 et encore I1.

[*Elle fait le même chemin, timidement d'abord et puis de plus en plus anxieusement, se penchant au-dessus de chaque objet qu'il lui a signalé. Sur chacun d'eux, gravés dans le métal ou imprimés à même le bois, elle découvre la présence d'une occurrence de l'Index, ou plusieurs. Elle s'arrête un long moment devant le mur, tâchant de déchiffrer les minuscules lettres qui serpentent entre les motifs estompés du papier-peint. Puis elle colle son nez contre la baie-vitrée. Au loin, à l'autre bout de la*

ville, elle aperçoit une grande enseigne au néon dont les caractères ont provisoirement étouffé le flamboiement artificiel.]

ELLE : Dedrudo... [*Un nouvel élan de défiance la submerge. Elle pense que l'autre, en la confrontant à de telles élucubrations, cherche à éprouver sa crédulité.*] [*se récriant*] Je vous demande d'arrêter ça. Il en faut plus pour me berner.

LUI : Ce n'est pas ce que vous croyez. Il est simplement...

ELLE : Et puis quoi encore ! Vous allez me dire que si j'examine un morceau de plastique avec une loupe, un microscope, ou n'importe quel gadget *made in* Balibaland, je vais apercevoir des dizaines, des centaines, des milliers de petits Dedrudo qui s'agitent et croissent imperceptiblement comme des bacilles.

LUI : Mais...

ELLE : Silence ! Je vous voir venir. Ils grandissent, hein, ils s'étalent. Et puis au bout de quelques d'années, certains même deviennent visibles à l'œil nu, comme celui-là. [*Elle désigne l'enseigne au néon.*] Et les plus grands, hein, les plus grands, dans certaines formations rocheuses des déserts américains, ont des lettres de plusieurs dizaines de mètres de haut !

[*Il se contente de la fixer, les yeux ronds.*]

ELLE : Sans compter que... [*La question qu'elle lui a posé précédemment lui revient à l'esprit avec une insistance redoublée.*] Expliquez-moi un peu comment j'ai pu prononcer I2, votre Index du Rêve ? Vous vous contredisez.

LUI : [*avec une patience infinie*] Cela ne contredit rien du tout. Il est possible, à de très rares occasions, d'oraliser les Index des autres EPA. Mais c'est toujours à demi-voix, dans un murmure évanescent. Personne ne peut crier I2 dans le monde éveillé ou le répéter plusieurs fois d'affilée. Le docteur Liapunov est parvenu à l'écrire seulement une fois en entier – une fois. La seconde d'après les lettres commençaient déjà à s'effacer et une heure plus tard la feuille était blanche. Dans un psychosme donné, il n'y a que l'Index correspondant qui peut s'inscrire et demeurer inscrit. Les autres se décomposent, s'évaporent, meurent dans la gorge, disparaissent de la mémoire. Essayez donc de prononcer encore une fois celui que vous avez vu en rêve...

ELLE : Vous êtes fou.

LUI : Allez, essayez pour voir.

ELLE : Je m'en souviens parfaitement. C'était Ba...

[*Elle est prise d'une inextinguible quinte de toux.*]

LUI : [*feignant de l'encourager*] Encore un effort.

ELLE : Be... Bav... Babl...

LUI : [*trionphant*] Qu'est-ce que je vous disais !

[*Elle fait encore plusieurs tentatives. Sa gorge reste rétive. L'homme lui tend une feuille et un feutre noir.*]

LUI : Vous voulez l'écrire peut-être ?

[*Elle la lui arrache furieusement des mains, la pose sur le cha-*

riot métallique et commence à écrire. Elle trace les premières lettres d'un geste sûr, mais bientôt le feutre refuse de lui obéir. Elle le jette à travers la pièce, le visage bleui de colère.]

LUI : Ne soyez pas fâchée contre moi. I2 ne peut pas être inscrit et encore moins apparaître spontanément. Une flopée de singes tapant à la machine au hasard n'auraient pas assez de l'éternité pour en ordonner les neuf lettres. [*Il secoue le plateau de dés qui était posé sur le chariot, observe le mot que les osselets ont composé, l'agite encore plusieurs fois.*] [*lui tendant le tout*] Vous voulez vérifier ?

ELLE : Cela n'a aucun sens. Comment peut-on les connaître et les identifier, vos Index, s'ils sont aussi insaisissables que vous le dites ?

LUI : Excellente question. [*Un léger rictus déforme son visage.*] [*sardonique*] C'est qu'il y a une exception...

ELLE : J'en ai marre de vos devinettes. Laissez-moi sortir.

[Elle marche énergiquement vers la porte noire, poussée par cette exaspération qui a éclaté en elle, avant d'en écraser la poignée dans sa paume.]

LUI : Il y a le Codex.

ELLE : [*comme si ce dernier mot pouvait à lui seul la retenir de quitter la pièce*] Le Codex...

[Elle se retourne, en proie à une fièvre qu'elle ne se reconnaît pas.]

LUI : [*flatteur*] C'est encore à vous que revient le mérite de

l'avoir forgé. [*Il ouvre les premiers boutons de sa blouse et en extrait une tablette en métal qui paraît infiniment ancienne et renvoie sur les murs de la pièce des reflets d'or et de cuivre. Elle est nouée autour de son cou par un précieux ruban rouge. Il la fait précautionneusement passer au-dessus de sa tête avant de la lui tendre d'un geste triomphal.*] Tout est là.

[*Elle revient prudemment vers lui et la lui prend sèchement des mains, comme elle a fait un peu plus tôt avec la feuille. Elle découvre, gravée à la surface de cette plaque lourde et brillante, de cette antiquité qu'on pourrait croire d'or massif, une forme heptagonale dont les lignes géométriques parfaites lui coupent la respiration.*]

ELLE : Qu'est-ce que c'est que ça ?

LUI : Je vous l'ai dit, le Codex. [*Il lui passe un bras autour de l'épaule.*] Regardez.

[*Elle est incapable à présent de faire le moindre geste. Ses yeux restent irrésistiblement accrochés aux signes et aux lettres qui accompagnent l'heptagramme.*]

LUI : [*lui expliquant posément les choses*] En haut, c'est I1 : la Veille, le monde réel.

ELLE : [*lisant à demi-voix*] Dedrudo.

LUI : Parfaitement. C'est là que nous sommes, en ce moment, vous vous souvenez. [*Il fait un geste vague, désignant le chariot, la pièce, la ville, le monde entier.*] Bon. Plus bas à droite, c'est I2, pour le Rêve.

[*Cette fois, elle lit mentalement « Babelovar ». Elle plisse les*

yeux, comme si mille souvenirs ressuscités lui assaillaient la mémoire.]

ELLE : Ba... [*Le souvenir de ses précédentes tentatives la pousse à s'arrêter précipitamment.*] Ah oui, c'est vrai. Mais... [*essayant encore de le faire mentir*] Vous ne venez pas de me dire qu'il était impossible de les inscrire durablement ?

LUI : Pas sur le Codex, madame. C'est un alliage très ancien dont vous avez emprunté la composition aux alchimistes byzantins. Ses propriétés sont tout à fait... atypiques. Je continue ? Si on tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, on arrive à I3. Ce sont les états psychotropiques ou méditatifs chers aux hippies et aux chamans sibériens.

[Elle lit mentalement « Meliaconica ». Un tressaillement de tous ses nerfs l'invite à le prononcer à voix haute, mais les syllabes, comme un miel pâteux, s'emmêlent désagréablement autour de sa langue avant de lui retomber lourdement dans les poumons. Les yeux de son assistant brillent à présent d'une lueur malade.]

LUI : [*d'une voix désagréablement maternante*] En bas, à droite, on a I4. Pour la Folie.

[Elle lit mentalement « Redrefang », constatant avec désarroi que ce mot, quand bien même elle peut en conceptualiser brièvement l'image, refuse de s'imprimer où que ce soit dans son cerveau.]

LUI : À côté, à gauche, c'est I5, pour la Mort.

[Cette fois, elle lit « Dipseligic ».]

LUI : Celui-là, nous n'en sommes pas tout à fait sûrs. Nous manquons encore de recul, je vous l'ai dit. Mais les équipes du docteur Liapunov travaillent dessus sans relâche. Bon, et puis quand on remonte, on arrive à I6.

[*Elle lit encore « Ognizoa ».*]

LUI : I6 c'est un peu particulier. C'est pour la Matrice.

ELLE : La Matrice ?

LUI : Les métavers, les mondes virtuels avec immersion sensorielle totale.

ELLE : Je ne vous suis pas.

LUI : Vous vous moquez de moi ? Je ne vais quand même pas être obligé de vous...

[*Elle lui jette un regard foudroyant et il cède.*]

LUI : Bien, bien... À votre service. [*cherchant maladroitement ses mots*] Si je relie votre cerveau à une interface neuronale directe et que celle-ci envoie des informations à vos synapses, rien ne distinguera plus pour vous le monde artificiel dans lequel vous vous trouvez du monde réel. Si c'est une forêt, vous sentirez le parfum tiède et musqué de l'humus, vous entendrez le bruissement des feuilles, vous verrez les branches se balancer au gré du vent. Et si vous vous mettez à courir, vous sentirez les racines sous vos pieds, l'air qui vous fouette les joues. Vous aurez l'impression que tout cela est réel, l'impression d'être pleinement là, alors même que vous êtes assise sur une chaise ou allongée dans votre lit, un casque sur le visage.

ELLE : C'est possible ?

LUI : C'est non seulement possible, mais les enfants y passent aujourd'hui le plus clair de leur vie, scolaire et extrascolaire. Je n'entre pas dans les détails. Sachez simplement que les GAFAM et les start-ups qui proposaient ce genre de services se sont concertées et, sensibles à vos exhortations, ont accepté d'indexer la totalité de leurs contenus. En d'autres termes, quel que soit le métavers dans lequel vous évoluez, celui de Meta ou celui d'Alphabet, un minimum d'attention vous permettra toujours d'identifier I6, dissimulé dans les textures de l'environnement paysager ou architectural, et donc d'intégrer réflexivement le fait que vous évoluez dans un monde virtuel. Cela a permis de limiter les effets de désorientation et de perte de réalité, qui commençaient à avoir des conséquences psychologiques désastreuses, notamment chez les plus jeunes.

ELLE : C'est moi qui ai fait ça ?

LUI : Ça vous a valu le prix Nobel de médecine, Madame.

[Elle sent l'orgueil monter en elle.]

ELLE : I6, donc. Ognizoa. Mais... J'ai réussi à le prononcer du premier coup.

LUI : Je vous avais prévenue, c'est un peu particulier. Il fallait bien que quelqu'un le forge, cet Index, avant qu'il soit implémenté dans les algorithmes de génération procédurale. Mais attention... Il a été convenu, suite à une directive ratifiée par l'ONU, que son utilisation dans le monde réel était rigoureusement prohibée. Légalement, vous n'avez pas le droit de le prononcer ou de l'écrire. Des anarchistes ou

des petits rigolos s'amuse parfois à le taguer sur les murs ou à en faire le titre de leur album de rap, mais ça reste limité. D'autant que les sanctions sont dissuasives...

ELLE : Je vois. [*Une sensation d'apaisement s'enroule autour de ses jambes, remontant agréablement le long de son corps. Elle a enfin le sentiment de parvenir à se couler dans le costume que Bernard, depuis le départ, a projeté sur elle.*] Est-ce que ça nous a coûté quelque chose ? Je veux dire d'imposer ces contraintes aux géants du numérique ?

LUI : Vous voulez rire. Ça a rapporté plus d'argent à Oni-Recall que vous ne l'auriez jamais espéré. C'est vous qui avez créé Ogn... enfin I6. Les GAFAM vous payent chaque mois un abonnement de plusieurs millions de dollars pour pouvoir l'ajouter à leurs lignes de code.

[*Elle esquisse un sourire contenu, puis se replonge dans l'observation du Codex.*]

ELLE : Ces mots, ces Index, ils sont identiques pour tout le monde ?

LUI : Pour tout le monde.

ELLE : Ils ne changent jamais.

LUI : Impossible ! Ils sont la marque même de la stabilité des choses, la chair inamovible du monde, ou disons des différentes sphères enchâssées du monde ; le socle inébranlable sur lequel repose chacun de nos états de conscience.

ELLE : Et comment les avons-nous découverts – je veux dire à part I6 ?

LUI : Il, ce n'est pas vraiment nous – enfin vous.

ELLE : Laissez-moi deviner. [*Elle prend une grande inspiration.*] Les alchimistes byzantins, c'est ça ? Ou peut-être les Pythagoriciens ? [*Son assistant regarde dans une autre direction, sans qu'elle parvienne à déterminer si c'est parce qu'elle dit juste ou, au contraire, parce qu'elle divague. Elle continue néanmoins, encouragée par ce silence qui se prolonge.*] J'imagine que, si les Pères de l'Église en ont eu vent, ils ont naturellement été enclins à y reconnaître le nom de Dieu – « Au comment était le Verbe » et tout le tralala – et pour des raisons qui sont propres aux théologiens, à le tenir secret, fidèles à la tradition voulant que celui-ci ne soit jamais prononcé.

LUI : Il n'y a pas de théologien à OniRecall.

ELLE : [*lançant un rire forcé*] Et ce n'est pas plus mal. Aujourd'hui, ce sont les mathématiciens, les informaticiens, les généticiens qui décodent le grand livre de la Nature. [*Elle arbore une mine inspirée par des pensées plus vastes.*] Dedrudo. Les premières briques de la matière, l'ADN du monde réel. [*Elle se laisse emporter par ces mots qu'elle prononce avec emphase, sans savoir si elle récite un discours qu'elle a déjà tenu par le passé ou si elle en improvise le contenu. Face à elle, son assistant paraît de plus en plus embarrassé.*] Quant à I2... J'imagine que sa prévalence a été établie à partir d'innombrables récits de rêve. Nous avons des salles entières équipées de lits automatisés sur lesquels des batteries de volontaires se prêtent au jeu du rêve lucide, c'est bien ça ?

[*Bernard reste à nouveau mutique, comme si, parvenu à ce point, cela eût été trop coûteux pour lui de répondre à sa question. Léocadie se penche à nouveau sur le Codex, comme pour*

en humer les émanations alchimiques. En parcourant l'heptagramme du bout du doigt, elle découvre avec surprise qu'il manque un Index.]

ELLE : Et I7 ? Il n'y a rien à côté.

LUI : [*reprenant brutalement vie*] Ah ! I7... Hum... Je dois dire que c'est à votre seule obstination qu'il doit d'apparaître sur le Codex. Le docteur Liapunov reste persuadé qu'il n'y a que six EPA appariés, comme les six face d'un seul et même dé. Le Codex, d'après lui, devrait être de forme hexagonale. Vous avez toujours affirmé, quant à vous, que les psychosmes ne pouvaient pas être en nombre pair, qu'il y avait forcément un ensemble psychique surnuméraire qui nous échappait.

ELLE : Je vois... Les Anciens n'auraient jamais pu envisager l'existence de cette fameuse Matrice. Qui sait si d'autres plans de réalité ne nous échappent pas à nous aussi ? Cela fait sens. Des hypothèses à ce sujet ?

LUI : Rien de probant pour le moment. Le docteur Liapunov s'est penché un temps sur le phénomène du coma, avant d'établir qu'il relevait de I2.

ELLE : Qui est donc ce mystérieux docteur Liapunov ?

LUI : Votre plus proche associé.

[Bien que ce nom, chaque fois qu'il est prononcé, fasse tressaillir quelque obscur recoin de son cerveau, elle est incapable de lui associer un visage.]

ELLE : Je me demande s'il n'apparaissait pas dans mon rêve.

Il a établi que le coma et les songes seraient appariés ?

LUI : Affirmatif. De même que l'ivresse et les états méditatifs.

[En examinant plus attentivement le Codex et l'espace réservé à cet Index manquant, elle a l'impression qu'une vérité profonde, comme un fruit mûr, est sur le point de se détacher de sa mémoire.]

ELLE : *[se souvenant subitement]* Il y avait un autre mot dans mon rêve.

LUI : *[railleur]* Au milieu de votre volière, c'est ça ?

ELLE : Non, à l'extérieur. C'est lui justement qui n'avait pas le même statut que les autres.

LUI : Aucun risque que ce soit I7, rassurez-vous. On ne sait même pas de quel prétendu plan de réalité il serait l'indélébile marque.

[Elle s'étire longuement devant la baie-vitrée. Celle-ci, pareille à la coque d'un navire, paraît insensible aux vagues toujours plus hautes qui la frappent. Elle s'apprête à dénouer ses nerfs, mais un dernier écueil vient lui barrer la voie.]

ELLE : Attendez. Et si c'était l'inverse ?

LUI : Que voulez-vous dire ?

ELLE : Si Dedrudo désignait le Rêve, ou quoi que ce soit, et ce Babel-machin-chose la Veille ?

LUI : L'inverse ? [*Il éclate de rire et, pendant plusieurs minutes, les côtes pincées, semble incapable de retrouver son calme.*] [*se reprenant entre deux gloussements*] Vous n'y pensez pas. Non, il n'y a aucune erreur possible. Vous pourrez en reparler avec le docteur Liapunov. Soyez sans crainte. Aucune.

[*Elle scrute le moindre signe de duplicité qui viendrait parasiter son visage hilare, mais l'homme paraît si franc dans son laisser-aller qu'elle se laisse convaincre. Les muscles de son corps se relâchent les uns après les autres.*]

LUI : [*comme si c'était la meilleure blague qu'il ait jamais entendue*] L'inverse...

[*Elle pousse un soupir de plénitude.*]

LUI : Comment vous sentez-vous ?

ELLE : Mieux, beaucoup mieux. Je crois que je suis en train de retrouver définitivement mes esprits. Vous êtes obligé de me dérouler toute l'histoire après chaque séance ?

LUI : À chaque fois. Je vous avouerais même que c'est un bon jour. Il a pu arriver que vous restiez confuse pendant plusieurs heures d'affilée.

ELLE : C'est le prix à payer, j'imagine. Pour le savoir, la science. Pourriez-vous m'apporter le dossier de comptes rendus – j'imagine qu'il y a un dossier de comptes rendus quelque part ? Je vais profiter que mes souvenirs soient encore fringants pour écrire un récapitulatif de séance.

LUI : Une petite minute.

[Il sort par la porte noire et, profitant d'être seule, elle colle son nez contre la vitre. Elle observe ces innombrables lignes brisées qui s'accrochent et s'agglutinent avant de glisser vers le bas, violemment chassées par les bourrasques de vent. À l'intérieur, du fait de la condensation, d'autres gouttes se sont accumulées et se laissent entraîner à leur tour par les effets de la pesanteur.]

ELLE : [*philosophant*] Nous n'avons pas plus de consistance que ces minuscules gouttelettes. Nous glissons dans le vide, sans savoir de quel côté du monde nous nous trouvons. Nous sommes des êtres transparents qui passons sans le savoir d'un mirage à un autre, persuadés que celui où nous nous tenons est le seul qui ne se dérobe pas sous nos pieds. Dedrudo. [*Elle rit en songeant à nouveau à cet homme en costume de monsieur loyal.*] Quand je pense que j'ai failli me faire avoir. Et en même temps, tout paraissait tellement vrai. [*Elle se rembrunit soudainement, en proie à un insaisissable malaise. Elle essuie la buée qui s'est accumulée au niveau de sa bouche, avant de plisser les yeux pour mieux percer les hallesbardes qui obstruent son champ de vision. Au loin, sous les déferlantes, les lettres de l'enseigne au néon semblent s'être repliées sur elles-mêmes. Elle bouge la tête, s'apprête à ouvrir la porte-fenêtre, comme si quelque chose l'appelait au dehors. Puis elle se tourne vers le poster et cette fois elle se fige. Sous les palmiers, les lettres imprimées dessinent un mot qu'elle ne reconnaît plus. Elle en parcourt nerveusement les lettres, une à une, avant de se contraindre à les lier à voix haute.]*

ELLE : I-ma-no-ru-pti... [*Son diaphragme se plaque contre sa colonne vertébrale.*] Qu'est-ce que c'est que ça... S'il vous plaît ? Bernard ?

[Elle ne parvient pas à détourner le regard de l'affiche. Elle fait un effort considérable pour essayer de retrouver le mot qui y

apparaissait un peu plus tôt, mais sans succès. Quand l'assistant entre à nouveau dans le pièce, elle pivote vers lui, fébrile.]

ELLE : [*confuse*] Regardez. [*Elle lui désigne la plage polynésienne.*]

[L'homme a un brefsursaut. Puis il s'avance vers la baie-vitrée. Les néons de la grande enseigne luttent vaillamment au-dessus de la ville engloutie.]

LUI : Imanorupti. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

[Il fait précipitamment le tour de la pièce, s'arrêtant à tous les endroits qu'il a désignés un peu plus tôt à sa supérieure. Celle-ci l'observe attentivement. Il lui paraît grotesque à présent, avec son costume de plâtrier trop grand pour lui et ses gestes imbéciles.]

ELLE : [*envahie d'inquiétude*] Que se passe-t-il ?

LUI : [*pour lui-même*] Ce n'est pas possible ! Il y a forcément une explication. [*Il s'agite nerveusement, passant une nouvelle fois en revue les différentes occurrences de I1 présentes dans la pièce.*] Imanorupti, Imanorupti et encore Imanorupti.

ELLE : Qu'est-ce que ça signifie ?

[L'homme semble pris de vertige.]

LUI : Vous ne comprenez pas ?

[Elle ne parvient pas à tirer la conclusion qui s'impose à elle.]

LUI : Ils ont disparu !

ELLE : Qu'est-ce qui a disparu ?

LUI : Les Index. Enfin I1. Dé... Ded... Drur... [*Les syllabes se décomposent au fond de sa gorge.*]

ELLE : [*refusant l'évidence*] Mais qu'est-ce que ça signifie ?

[*Il le dévisage, pâle comme un spectre, avant de tomber à genoux, les joues en larmes.*

Elle vacille, tend un bras pour essayer de se raccrocher à une poignée qu'elle ne trouve pas et chute à son tour.]

Ceci est le chapitre 2 (version dialoguée) d'*Aldoraden*.

Texte, mise en page, graphisme : Martin Mongin

Babelovar

33 ter, impasse Babelovar

78 700 Babelovar

Retrouvez l'ensemble de nos publications et produits sur
l'excellent site : babelovar.org

Contact : babelovar@babelovar.org

babelovar©2024